

Entretien avec Jean-Claude Caillaux, volontaire ATD Quart Monde en France

Jean-Claude Caillaux, père de 5 enfants, est, avec sa femme, volontaire permanent du Mouvement Atd Quart Monde depuis 1982. Après avoir eu diverses responsabilités en France, il a passé quatre ans à La Nouvelle Orléans, et un an à Madrid. Il est aujourd'hui à Paris où il se rend présent aux personnes qui vivent dans la rue. Philosophe, théologien et bibliste, il est l'auteur de plusieurs livres et articles sur Joseph Wresinski.

Jean Claude Caillaux animera un cycle de rencontres en Pologne du 19 au 23 février 2007 (détail sur www.atd.org.pl). Il nous parle de ses rencontres à Paris.

Parlez nous de votre travail à Paris ?

Je vais rencontrer des personnes qui vivent dans la rue.
Voilà en quelques mots ce que je fais.

Et ces quelques mots suffisent. Ils disent assez, parce qu'ils disent l'essentiel : *aller, rencontrer, personne et rue.*

J'ai oublié de souligner un mot, et c'est le verbe *vivre* ! Des hommes et des femmes vivent dans la rue, et je vais rejoindre leur vie, c'est-à-dire ce qu'ils sont, ce qu'ils ont été, ce qu'ils voudraient être.

Plus concrètement, je vais leur dire bonjour. Je reste auprès d'eux, plus ou moins longtemps selon les circonstances. Je poursuis une conversation, je continue le silence, je demande des nouvelles.

Simplement je vais les rencontrer, parce que l'être humain, où qu'il soit et quelle que soit son expérience de vie, a besoin de l'autre être humain pour comprendre qu'il fait partie de l'humanité.

Je ne vais pas auprès des personnes qui vivent dans la rue pour leur donner de la nourriture ou des vêtements, ni pour chercher avec eux comment trouver un logement ou un travail, ni pour les accompagner dans des démarches administratives.

Je viens leur dire que je les respecte et qu'ils sont importants pour moi. Je viens leur dire que leur expérience de vie a un sens pour tous les humains. Bien sûr je ne leur dis pas directement cela.

C'est ce qui m'habite lorsque je viens. C'est pour cela que je vais les rejoindre.

Qu'apprenez-vous dans vos rencontres avec les personnes qui vivent à la rue ?

Je serai tenté de dire que j'apprends à comprendre que je ne sais rien, ou bien que j'apprends à éviter de vouloir savoir et expliquer. Car toute personne quelle qu'elle

soit, est un secret pour celui qui la rencontre, un mystère que je ne peux approcher que dans le silence.

Je suis un hôte auprès des personnes que je rencontre. Elles ne m'ont pas invité, et pourtant elles me reçoivent ; je n'ai jamais vécu dans la rue ni souffert de la violence, je ne peux que deviner ce qu'elles vivent, et pourtant elles acceptent que je partage un peu de a vie avec elles. Cela demande de ma part de la délicatesse, de l'attention, de la patience, de la tendresse aussi. Beaucoup de silence. Du silence surtout, car les mots ont tendance à déshabiller ce que vivent les gens, à expliquer leur situation, à faire des projets à leur place. Les mots empêchent de rencontrer leur présence.

J'ai appris à ne pas juger. « Ne pas juger » était pour moi une formule... J'ai appris, lentement, que le visage de l'homme ou de la femme dit beaucoup plus que ce que je vois... et que je n'ai jamais à juger qui que ce soit sur ce qu'il montre de lui-même.

Les livres et les revues ne cessent d'inventer toutes sortes d'explications : pour supporter l'inconnu les savants et leur savoir nous ont appris qu'il fallait le comprendre en l'insérant dans ce qui est connu.

J'ai appris que c'était un mensonge..., et une fuite. J'ai appris que c'était renoncer à rejoindre le silence de ces personnes qui vivent ce qui est le ressort le plus profond de l'être humain : la vie, tout simplement. Et la vie qui ne cesse de continuer ne s'explique pas...

J'ai appris une grande souffrance, visible souvent.

J'ai vu des corps épuisés par la honte.

Des visages qui pleurent parce qu'ils ne peuvent plus regarder personne droit dans les yeux...

Des maladies multiples sur la peau, dans la gorge, les bronches. Fièvres, fractures. Tuberculose.

Des corps qui ont mal.

Une grande douleur.

Et toujours un sourire lorsque je m'avance et tend la main pour dire bonjour. Et toujours un regard bon lorsque je m'assois pour passer un moment.

Avec ces personnes j'ai appris qu'il n'y a qu'une seule humanité : celle qui espère.

J'ai appris aussi combien le passé parfois est une prison pour le corps et pour le cœur. Car je rencontre des personnes qui ne cessent de raconter leur histoire, faite de fragilités, de ruptures, de cassures... Qui ne cessent en même temps de se taire, de s'immobiliser dans un mutisme qui dit leur effroi et leur peur, qui traduit ce qui ne peut se transmettre que par quelques gestes, des soupirs, des plaintes, des cris..., et souvent, le plus souvent, par le silence et la violence qui font alliance de manière surprenante.

Est-ce que cela vous donne des idées pour mieux les soutenir ?

Des idées ? Non, pas des idées.

Cela fait naître en moi l'exigence de dire que si nous ne changeons pas, leur souffrance ne fera qu'augmenter !

Quand je dis « changer », je ne pense pas d'abord à essayer d'avoir d'autres méthodes pour aider les pauvres gens...

Je dis : il nous faut vivre et être autrement. Il nous faut enfin entendre que le jour où nous serons tous devenus « pauvres », la misère disparaîtra. « Pauvres », c'est-à-dire prêts à vivre dans la simplicité, dans la modestie, dans la frugalité, dans la vérité. Dans le très fragile respect de ce que chacun nous sommes.

Peut-être ne faudrait-il pas passer du temps, mais le perdre, sans autre pensée (?) que la gratuité. L'ouverture gratuite. Entendre, à travers la route qui conduit du silence à l'écoute : en l'écoutant, cette personne si souffrante, je lui permets de s'entendre elle-même, et j'ignorerais toujours ce qu'elle entendra. Cela ne m'appartient pas, et ne doit pas m'appartenir.

Comment dire ce qui est vécu par l'autre ? Dans un langage qui n'est pas le sien ! Je ne veux pas faire semblant. Je ne sais pas. Je ne comprends pas. Je vois, j'entends... Et pourtant je n'entends pas ce que je vois, je ne vois pas ce que j'écoute. Eux, qui vivent l'insupportable, demeurent incompréhensibles !

C'est alors que je peux connaître un quelque chose qui se vit. Non pas objectivement, par analyse. Mais par l'effet que cela engendre en moi.

Je ne peux pas partir à la recherche de ce qu'il en est, en eux qui souffrent. Je ne peux que recevoir ce hurlement du regard ou du geste, cette plainte inlassable, cette supplication du corps qui ne demandent pourtant rien, plus rien. Qui à travers ce qu'ils demandent n'exigent plus rien. Qui ne font qu'attendre...
Je ne peux alors que prêter mon esprit à ce qui ne se dit pas dans la langue ordinaire.

Vous allez me dire : « *Alors, à quoi bon votre rencontre avec les personnes qui vivent dans la rue ? A quoi bon passer du temps, parler, écouter ? A quoi bon ?* »

A de telles questions, je ne peux que répondre que je ne sais pas. Parfois je me dis même que je ne veux pas répondre à ces questions. Comme s'il fallait que je justifie ma présence ! Comme si la présence devait rendre des comptes et s'évaluer !

C'est de l'être humain qu'il s'agit, et il ouvre des horizons qui ne peuvent être comptabilisés...

En définitive, non vraiment je n'ai pas d'idées sur ce qu'il faudrait faire...

Mais j'ai dans le cœur cette phrase de Gandhi : « *Sois toi-même le changement que tu veux pour le monde.* »

<<<<>>>>